

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Bibliothèque nationale de France

c'est que, vers l'an 1000, Seldjouk, originaire de Boukharie, chassé par son prince, le grand khan, pour avoir osé franchir les portes du harem, passa l'Iaxarte avec de nombreux compagnons réunis sous sa bannière, et s'allia aux hordes turcomanes qui attaquaient le shah de la Perse orientale, Mahmoud le Gaznévide, gendre du calife. Sous le successeur de Mahmoud, le petit-fils de Seldjouk, Togrul-Beg, remporta une victoire décisive et s'empara de tout le pays entre la Caspienne et l'Indos. Il fonda la dynastie des Seldjoukides, qui créèrent différents royaumes en Asie Mineure, après s'être agrandis par d'importantes conquêtes. Tous, comme leur aïeul lui-même, embrassèrent l'islamisme, ce qui fut une des causes de leur succès et de leur puissance. Au onzième et au douzième siècle, ils constituaient une famille regardée comme invincible et qui tenait dans ses mains toutes les clefs de la Mésopotamie, de la Perse, de la Syrie, de l'Irak, du Kerman, de l'Anatolie. Maîtres des hauteurs, ils dominaient toutes les contrées environnantes, tels des aigles voyant leur proie de loin et toujours prêts à fondre sur elle. Ils pouvaient ainsi à leur gré, comme le dit très exactement M. Huart, ouvrir ou fermer les vallées qui descendent les pentes du Taurus dans la direction de la mer.

Il y eut cinq dynasties principales des Seldjoukides :

1° Celle d'Iran ou de Bagdad, qui résidait dans cette dernière ville ou à Ispahan. Ce fut la plus puissante, et c'est parmi elle que se révélèrent les princes seldjoukides les plus illustres : tout d'abord Togrul-Beg, qui, en 1038 (après Jésus-Christ), soumit le Khorassan, prit le titre de sultan et obtint du calife de Bagdad la dignité d'Émir-el-Omarâ. Le calife lui donna aussi la main de sa fille. Il mourut en 1063 en laissant son trône à son fils Alp-Arslan (1063-1073). Celui-ci vainquit l'empereur grec Romanus et le fit prisonnier. Après lui régna Malek-Shah (1073-1093), protecteur des lettres et secondé dans son œuvre de progrès par le savant Nisam-el-Mulk, son ministre; puis Mohammed-Shah (1105-1118), qui remporta des avantages signalés sur les croisés, et Sandjar (1118-1158), qui fut un prince musulman des plus remarquables. La dynastie s'éteignit avec Togrul-Shah (1194) qui fut défait par le sultan Kharesmish Techek.

2° La dynastie de Kerman, qui régna dans la province persane de ce nom. Elle eut pour fondateur Kaderd, un neveu de Togrul-Beg, qui lui confia ce gouvernement, et elle dura de 1039 à 1091.

3° La dynastie d'Alep en Syrie, fondée en 1079 par Toutousch, le père de Malek-Shah, qui, de son vivant, lui avait donné le commandement de cette partie de ses vastes États.

4° La dynastie de Damas, également en Syrie, qui commença en 1096 avec Toutousch, fils de Dekkâk, après la prise de la ville, qu'il choisit pour capitale. Cette dynastie subsista jusqu'en 1155.

5° La dynastie de Konia (Iconium), qui fut créée par un arrière-petit-fils de Seldjouk, Soliman ben Koutoulmich, à qui Malek-Shah, en 1075, laissa un royaume dans l'Asie Mineure et dans l'ancienne Lycaonie. Sous Alla Eddin II, un des derniers princes de cette dynastie, le Turc Osman ou Othman se distingua comme général des armées seldjoukides de Konia, et permit à ses propres descendants, héritiers de sa gloire et de sa puissance, qu'ils agrandirent, de se substituer à leurs maîtres et de s'arroger l'autorité suprême sur la Turquie d'Asie, dont les Osmanlis ou Ottomans sont restés en possession.

Le moyen âge byzantin fut témoin de la grandeur d'Iconium. Spectacle digne d'intérêt : en un demi-siècle s'élève un État qui, dans sa marche rapide, arrive jusque dans le voisinage de Constantinople. Les Croisés l'arrêtent en cet essor et l'obligent à viser moins haut; mais sa prospérité n'en est pas atteinte, et durant cent vingt ans il donne l'exemple d'une activité prodigieuse, presque magique. Ses villes s'enrichissent de monuments, mosquées et médresses; ses routes sont sillonnées sans relâche par des caravanes. Un ouragan vint s'abattre tout à coup sur cette évolution presque toujours pacifique : les Mongols. Moins féroces à Konia qu'ils ne le furent en Perse et à Bagdad, ils ruinèrent cependant l'Anatolie par leurs exactions. Les souverains d'Iconium ne conservèrent qu'une autonomie apparente, nominale, une autorité si effacée que celle-ci disparut peu à peu d'elle-même. Le sceptre trop lourd tomba de leurs mains débiles, impuissantes, et se brisa en morceaux. De petites principautés se partagèrent ces débris, qu'elles se disputèrent entre elles. Leurs luttes ne pouvaient manquer d'aboutir à leur ruine. L'empire ottoman en profita au quinzième siècle pour les réduire à la sujétion en les supprimant. Konia ou Konieh ne fut plus dès lors qu'un sandjak de la Turquie d'Asie, mais ses annales parlent de sa splendeur médiévale. Et celle-ci fut certainement supérieure à ce que le peu de monuments qui en sont encore debout nous révèlent.

Il y eut en effet, au treizième siècle, à la cour d'Iconium, une brillante effervescence des lettres et des arts, de la civilisation et des intelligences. Les poètes néo-persans, surtout Firdousy, le génial auteur du *Chah-Nameh* (*Livre des Rois*), y eurent de magnifiques échos (1).

Les princes d'Iconium eux-mêmes furent les promoteurs de ce courant, et ils contribuèrent à l'élargissement des horizons intellectuels de leur pays lorsqu'ils y laissèrent pénétrer les doctrines qui, comme l'a bien indiqué M. Huart, « entraînent sous l'étiquette musulmane et sous des tendances mystiques d'enseignement purement moral, étranger à toute révélation ». On verra plus loin comment les derviches tourneurs, si inexactement jugés par ceux qui ne les ont observés qu'en curieux, s'introduisirent à Konia, et à qui ils durent leur règle et leurs rites. Ils appartenaient à ces ordres religieux nés dans l'Asie centrale sous l'impulsion des sages qui ont demandé le bonheur à l'oubli des maux de la vie, au stoïcisme ou à l'indifférence, au mépris de toute richesse, au dédain de toute souffrance, à la répudiation de toute ambition et au vœu d'absolue et perpétuelle pauvreté. Leur nom même avait cette signification (*derviche* veut dire *pauvre* en persan); ils abdiquaient toute volonté personnelle, habitant en communauté dans leur *tekkié* ou *changâh* (couvents), obéissant en tout à leur chef, *cheik* ou *pir*, qui était tout simplement le

(1) Firdousy ou Fridoucy est le grand poète épique de la Perse. Il s'appelait de son vrai nom Aboul-Gaçim-Mansour, et ce fut le sultan Mahmoud-el-Ghasnevide qui le surnomma le Paradisiaque (Firdousi), tant ses vers enthousiasmèrent ce souverain. Il était né en 940 de notre ère et mourut en 1021.

Voir sur Firdousy notre étude avec des extraits traduits du *Chah-Nameh*, dans la *Nouvelle bibliothèque populaire*. (Charles SIMOND, *Les conteurs d'Orient*, Paris, Henri Gautier.)

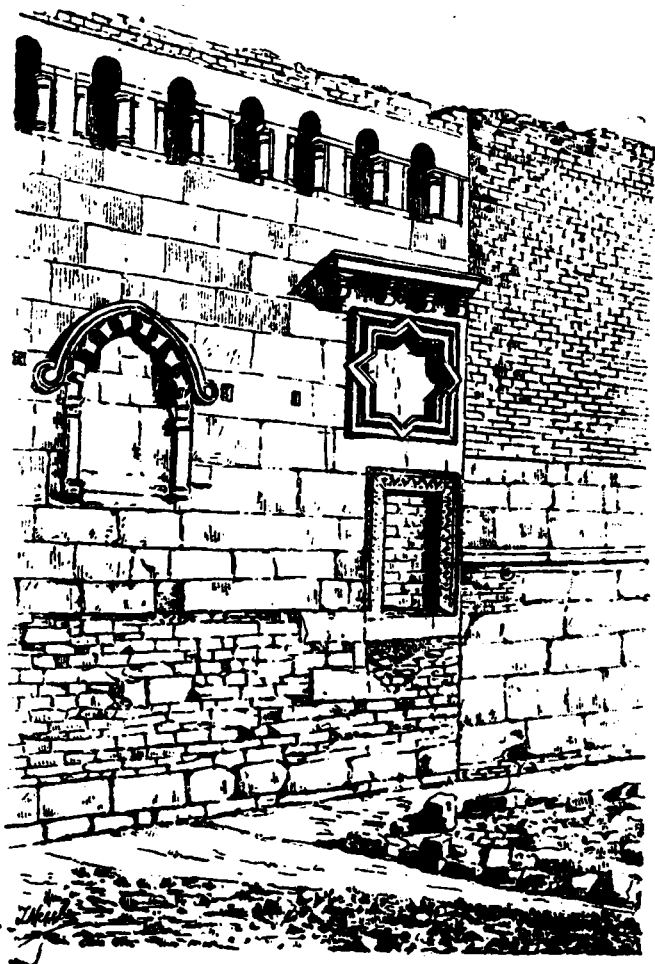
plus ancien d'entre eux ayant sur les autres les droits du patriarche. Leurs pratiques se réduisaient à des assemblées, des prières, des danses, des mortifications, des châtimens corporels que chacun s'infligeait. Ces pratiques étaient d'ailleurs si anciennes qu'il eût été impossible de dire qui en furent les premiers initiateurs. Venaient-elles des temps antérieurs à l'histoire? se trouvaient-elles implicitement ou formellement exprimées et déterminées dans les codes de religion, tels que le Coran? Quoi qu'il en soit, les hommes les plus vertueux, les plus pieux, les plus éminents en savoir et en pensée s'y associaient. Des différences entre les ordres, au point de vue de la conception de leur but et des voies pour l'atteindre, firent qu'à diverses époques il se détacha des groupes certains membres qui, croyant respectivement perfectionner la doctrine, se revêtirent d'un nom nouveau; tels les Bertamis en 874 de notre ère, les Kadiris en 1163, les Roufagis en 1182, les Mevlevis en 1273, les Nakchibendis en 1319, les Bektachis en 1357, les Rouschenis en 1533, les Schemsis en 1601, les Djmalis en 1750. Parmi tous, les Mevlevis ou Derviches tourneurs se signalèrent à l'attention. Et il n'en pouvait être autrement, puisque la source même de leurs dogmes était sainte non seulement à leurs yeux, mais aussi de l'avis de tous les autres croyants, car Djellal-Eddin-Roumi (1), leur fondateur, fut à la fois le plus grand poète mystique de la Perse et le plus étonnant de ses thaumaturges. Son action incontestablement immense sur ses disciples jeta, pourrait-on dire, des racines si profondes dans les âmes que, même jusqu'à ce jour, les fruits et les fleurs de ses enseignements n'ont, quoi qu'il soit mort depuis sept siècles, rien perdu de leur beauté, de leur fraîcheur et de leur parfum. « L'âme, disait-il dans un de ses poèmes, peut demeurer éternellement jeune et forte, même quand le corps est écrasé par le poids de l'âge. » Et ce fut ce qui se passa pour ses leçons. Les siècles n'ont pas eu de prise sur elles.

III

Le vilayet (gouvernement) actuel de Koniah (ou Konia) comprend les anciens pays de Lycie, Lycaonie, Pamphylie et Pisidie. Sa capitale, Konia, est située au croisement des routes de Syrie et de Constantinople. Elle a 25.000 habitans. C'est la ville la plus importante de la région. Karaman, qui ne compte plus que 7,500 âmes, est entièrement déchu. Par contre, les sandjaks (arrondissemens) de Hamid, Bouldour, Tekke et Nigdeh ont conservé leur reflet et leur éclat d'autrefois. Isbarta (l'ancienne Baris), dans le Hamid, est un marché dont le chiffre de population (30,000 habitans) indique l'activité. Bouldour, que les Grecs appelaient

(1) Djellal-Eddin-Roumi (son surnom *Roumi* veut dire Grec) naquit à Balkh en 1207 et mourut en 1273, à Konia. Ses poèmes ont été réunis en un « Diwân » et traduits en partie en vers allemands par Rosenzweig. Nous ne croyons pas qu'il en existe une traduction française. Son principal ouvrage, le *Mesnevi*, poème moral et allégorique où se trouve exposée la doctrine des derviches tourneurs, comprend 40,000 strophes. C'est une œuvre mystique et en même temps très lyrique, qui jouit encore aujourd'hui de la plus grande admiration en Orient et principalement en Perse. Il y aurait une comparaison à faire entre certaines de ces effusions poétiques et plusieurs passages des *Méditations* de Lamartine. (C. S.)

l'année suivante. C'est Ayâz el-Atâbêki, quelque Yaffranchi de l'*atabek* ou commandant en chef des troupes, remplissant les fonctions d'administrateur de cette mosquée, qui l'a fait bâtir et s'est adressé pour cela à un architecte de Damas qui a eu la bonne idée de léguer son nom à la postérité, Mohammed ben Khaulan le



FAÇADE DE LA MOSQUÉE D'ALA-EDDIN.

Damasquin. Les portes sont chacune d'un dessin différent, mais en tout cas merveilleuses. C'est un spécimen admirablement conservé de l'art arabe au treizième siècle.

Dans un cartouche circulaire, au-dessus de la porte de droite, on voit une inscription arabe sur faïence, en lettres blanches sur fond bleu, avec ces mots : « Le sultan magnifié Alâ-eddounya w'eddin. » Enfin, au-dessus d'une petite porte dans le mur ouest, dans la partie réparée, ainsi qu'au-dessus d'une autre petite porte

diacritiques, nous donne d'une façon malaisée à déterminer le nom du fabricant, originaire d'Akhlât en Arménie, avec la date de 550 de l'hégire, par conséquent soixante-six ans avant l'achèvement de la mosquée.

Puisque la mosquée de Konia nous a rappelé à la fois les noms de Ghiyâth-eddin Kaï-Kosrau I^{er} qui y est enterré, et de ses deux fils Izz-eddin Kaï-Kâous I^{er} et Alâ-eddin Kaï-Kobâd, trois souverains sous lesquels le royaume des Seldjoukides d'Iconium atteignit son plus haut degré de splendeur, on ne nous en voudra pas d'évoquer, d'après des documents récemment mis au jour par M. Houtsma, et qui n'ont pas encore été traduits, ces trois grandes figures de l'Asie Mineure au moyen âge.

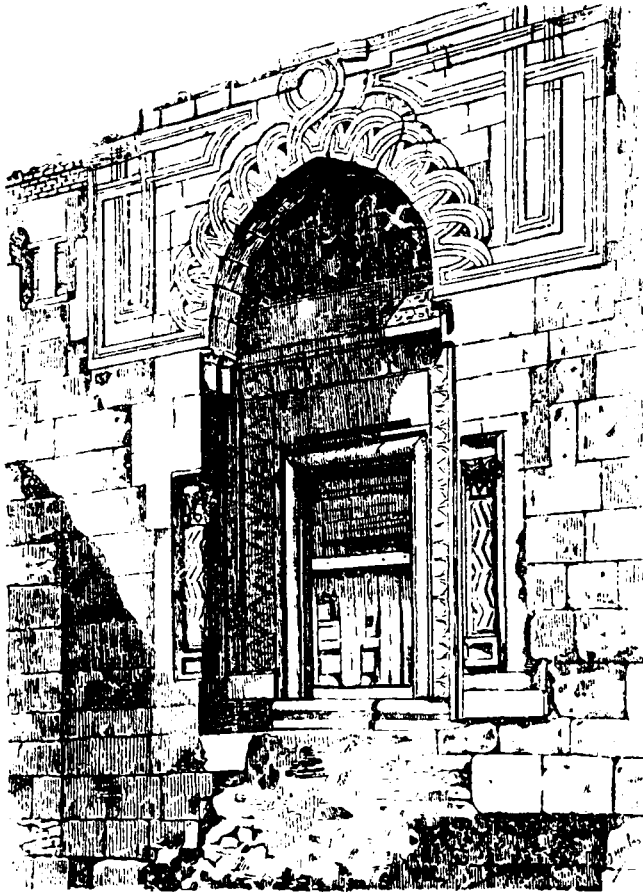
Examinons d'abord, d'un peu plus près qu'on ne l'a fait jusqu'ici, la catastrophe où le premier de ces trois souverains perdit la vie. « Sur la route d'Ala-Chéhir (Philadelphie), raconte le traducteur turc de l'historien Ibn-Bibi, il se livra une grande bataille entre les troupes grecques, composées de Grecs, de Francs, de Bulgares, de Hongrois (*angarôts*) et d'Allemands, et celles du sultan d'Iconium. Le *tekfoûr* (souverain, *taka-bara*, porte-couronne) byzantin avait été renversé de son cheval; les serviteurs du sultan voulaient le tuer, mais celui-ci ne le permit pas, le fit remonter à cheval et lui rendit la liberté. Pendant ce temps, les troupes byzantines, ayant vu la perte du *tekfoûr*, s'enfuirent, et l'armée du sultan se livra au pillage, tandis que celui-ci restait seul. A ce moment passa près de lui un Franc, que le sultan prit pour un homme de sa maison et auquel il ne fit pas attention. Après avoir dépassé le sultan, ce Franc retourna la tête de son cheval et d'un coup de javelot tua le sultan. Il le dépouilla de ses armes, se joignit à une troupe de Grecs qui s'enfuyaient et disparut. Lorsque Lascaris le vit, il lui commanda de retourner chercher le corps du sultan, et quand on le lui apporta, il se mit à pleurer, et ne pouvant supporter cette situation, il ordonna d'écarter vif le Franc.

« L'armée musulmane s'enfuit après qu'on eut connaissance de la mort de Kaï-Khosrau. Dans ces défilés et ces vallées, beaucoup furent tués, beaucoup noyés, beaucoup moururent en s'enfonçant dans la boue.

« Lascaris fit embaumer le corps par des musulmans établis dans les environs d'Ala-Chéhir, et le fit enterrer *comme par emprunt* (*ârièt rêsmindjè*), c'est-à-dire provisoirement, dans un cimetière musulman. Ensuite, après ces événements, on le transporta à Konia, où on le déposa sous la coupole où reposaient déjà ses ancêtres.

« C'est à la suite de négociations, dit ailleurs le traducteur turc d'Ibn-Bibi, que le corps du sultan *martyr* (tué à la guerre contre les chrétiens) fut ramené à Konia. Le *Basilios* (l'empereur grec) dépensa beaucoup d'argent en cadeaux aux *hâfyz* (gens qui savent le Coran par cœur) et aux pauvres qui l'accompagnèrent (vingt

campagne extérieure. L'on distingue au bas les traces de l'ancienne muraille, et un lion phrygien de marbre y est encore encastré. On ne retrouve plus ici le bel appareil des pierres de la façade de la mosquée. Le palais des princes d'Iconium était tout entier en briques plates, faites dans le pays, toutes blanches de craie et noyées dans un mortier également crétaqué. Cet appareil rappelle



PORTE DE LA MOSQUÉE D'ALA-EDDIN.

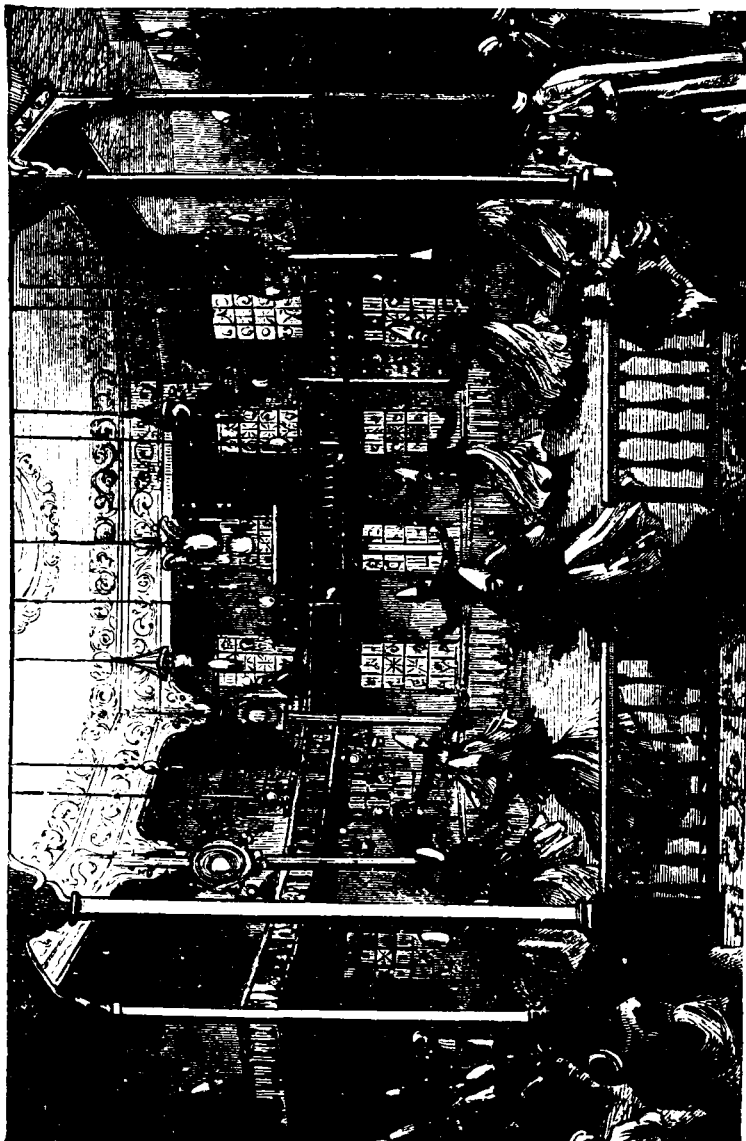
les constructions en briques plates du temps des Byzantins, avec cette différence que celles-ci étaient rouges et que le mortier est également rougeâtre, car la base en est la brique elle-même pilée : c'est le procédé dont se servent encore aujourd'hui les maçons turcs dans la confection du mortier connu sous le nom de *Khorassan*. La disposition elle-même du balcon rappelle le *καθισμα* de l'architecture byzantine ; on n'a, pour être frappé de la ressemblance, qu'à rapprocher du palais de Konia celui de l'Ἡεβδομον à Constantinople.

grinations. Nous descendons de la colline par la face nord; le long des ruines du palais. Nous franchissons l'ancien fossé des murailles, aujourd'hui presque comblé. Ces murs formaient le sou-bassement même de la tribune du palais, de la grande fenêtre ouverte à la brise du nord qui en est aujourd'hui le seul reste frappant. Dans une ruelle qui s'ouvre immédiatement en face, on trouve, à gauche, le Collège des Karataï, dont la porte, toute en marbre blanc sculpté, a été récemment l'objet d'un nettoyage complet. Au-dessus on peut lire ces mots, extraits du Coran : « Dieu « très haut a dit : « Certes Dieu ne laisse pas perdre la récompense « des bienfaiteurs. » Puis, plus bas, l'inscription arabe suivante :
 « A ordonné (d'élever) cette construction bénie, sous le règne du grand sultan, ombre du Dieu très Haut, Iss-eddounya w'eddin (gloire du monde et de la religion), le victorieux, Kaï-Kâous, fils de Kaï-Khosrau, fils de Kaï-Kobâd, fils du sultan martyr Kaï-Khosrau, fils de Kylydj-Arslan Karataï, fils d'Abd-Allah, dans le courant de l'année 649 (1251-1252). Que Dieu pardonne à celui qui a rendu ce monument prospère! »

Ce monument appartient au règne d'Iss-eddin Kaï-Kâous II; il est postérieur de deux ans au caravanséraï d'Ishaklu, à propos duquel nous avons donné quelques détails historiques sur ce souverain. L'inscription du Collège des Karataï est surtout remarquable en ce qu'elle nous donne la filiation complète, en ligne directe, des ancêtres de Kaï-Kâous II, depuis Kylydj-Arslan I^{er}, le vaincu de Dorylée, dont le prénom était Mahmoud, ainsi que nous l'apprennent les textes publiés par M. Houtsma. Quant au personnage qui a construit ce Collège, et qui se nomme dans l'inscription Karataï, c'était, sans nul doute, l'émir Djélâl-eddin Karataï, qui remplit les fonctions de lieutenant du grand vizir, le *sahib* Chems-eddin Mohammed El-Içfahâni, précisément sous le règne de Kaï-Kâous II. Le peuple a perdu le souvenir de ce personnage : il a attribué le monument à toute la famille de Karataï et appelle encore ce monument *Karataïlar-Médressé*, le Collège des Karataï.

Ce collège a dû briller au treizième siècle; mais il est aujourd'hui complètement abandonné. Il n'est pas facile d'y pénétrer : malgré la présence d'un agent de police mis à notre disposition par le gouverneur général, Surouri-Pacha, qui avait fait prévenir le gardien, il nous fallut attendre encore quelque temps avant de pouvoir franchir le seuil. L'intérieur de cette construction offre un magnifique spécimen de la décoration persane en faïence au treizième siècle. Tout autour de la coupole, à la base, est tracé en écriture koufique tout le chapitre de la victoire (*Sourat el-Fath*) du Coran. Sous cet anneau de faïence, quatre grands triangles, placés aux quatre angles, servent de pendentifs et rattachent la coupole au plan carré de la grande salle. La décoration de chacun de ces triangles, en bleu foncé sur fond vert, est composée des

ment. c'est la disproportion qui existe entre le corps de la mosquée et son minaret; ce dernier est beaucoup plus grand en proportion. il est aussi légèrement recourbé dans la direction de



LES DERVICHES TOURNERS.

Fouest. par suite d'un tassement inégal de ses couches. En revanche, il est d'une forme très élégante et très heureuse; divisé en trois parties inégales par deux galeries, la partie centrale est le fût de la colonne, tandis que la partie basse, trapue sans être sensiblement plus épaisse, constitue la base, et le couronnement, le

chapiteau. De grosses moulures en forme de tore donnent au minaret l'aspect général d'un faisceau. Le portail est très original; ce sont deux bandes de pierre bordées d'arabesques en entrelacs, descendant de haut en bas et s'écartant tout à coup, qui forment la porte ogivale. La partie supérieure du portail est ornée d'entrelacs en forme de grecque. Dans deux cartouches elliptiques, on lit le nom de l'architecte et celui de son père :

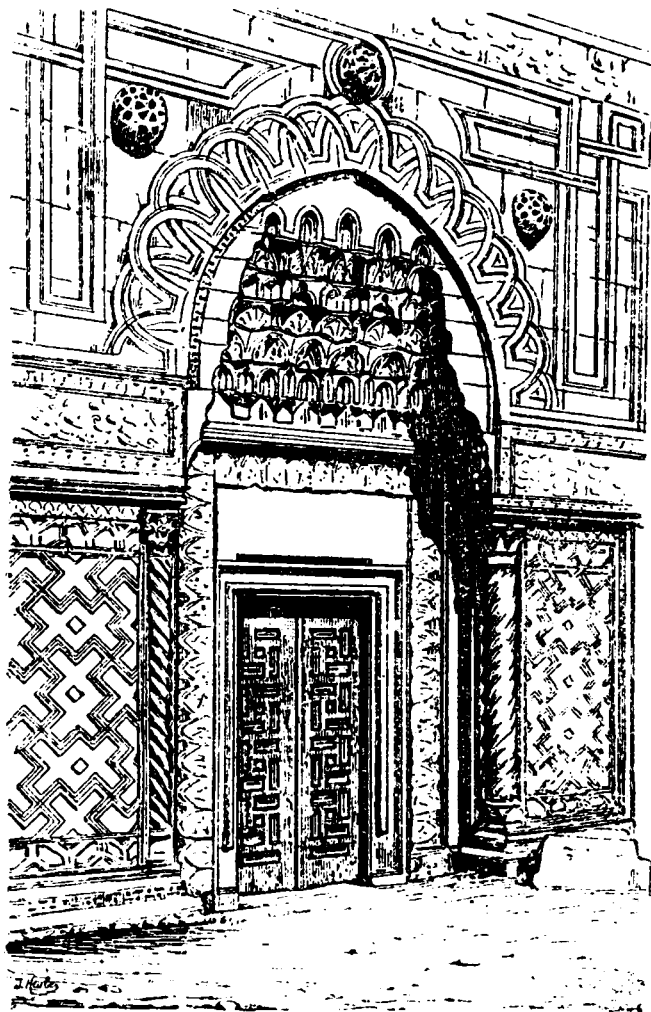
« OEUvre de Kaloûs, fils d'Abd-allah! »

En continuant de suivre ce chemin circulaire, qui contourne la colline par l'ouest, on arrive à un enclos renfermant un monument semblable à un *turbé*, et qui est connu sous le nom de mosquée d'Abd-ul-Mumin, mais à tort : ainsi que l'indique l'inscription placée au-dessus de la porte, cet édifice s'appelait mosquée des Maghrébins, et il a été restauré par Mahmoud-ben Emir-el-Hâdj, sous le règne de Ghiyâth-eddin Kai-Khosrau III.

Ghiyâth-eddin Kai-Khosrau III, fils de Rokn-eddin Kytydj-Arslan IV, fut l'avant-dernier des sultans seldjoukides de Roum. Il monta sur le trône après la mort de son père, exécuté par les Mongols sur des dénonciations vraies ou fausses, en 663 (1264-1265). Il avait alors deux ans et demi, et ce fut l'ancien chambellan de son père et son meurtrier, Moïn-eddin Soléïman, qui gouverna en son nom. En 675 (1276-1277) de grands désordres se produisirent sous l'impulsion d'un émir nommé Chérèf-eddin. C'est ce moment que choisit Mélik-Tâhir Bondokdâri, sultan d'Égypte, pour envahir l'Asie Mineure. Les troupes seldjoukides, ainsi que le corps d'occupation mongol, furent taillés en pièces dans la plaine d'Albistan, appelée aujourd'hui Palanga-Owa, au nord de Marache. Après cette victoire, les Égyptiens ne tardèrent pas à se retirer; mais, malgré leur retraite, de grands désordres continuèrent à se produire et la tranquillité ne se rétablit plus dans le Roum. Kai-Khosrau III mourut en 681 (1282), laissant un trône vacillant à son cousin Ghiyâth-eddin Masoud II. La pauvre mosquée des Maghrébins est tout ce qu'on pouvait attendre de cette époque de décadence : une coupole en briques reposant sur un soubassement carré; c'est déjà la fin d'une dynastie; les coffres sont vides, on bâtit économiquement.

Nous en avons fini avec le boulevard demi-circulaire qui contourne la colline. Non loin de là une construction militaire ruinée attire notre attention. Aujourd'hui que les fortifications médiévales de Konia ont entièrement disparu, le moindre reste de construction attire d'autant l'attention du voyageur. J'ai nommé le groupe dont je parle, la citadelle, parce qu'il m'a paru faire un tout complet, comme le serait un fort engagé dans les murailles du corps de place. Le plan de cette construction est sensiblement pentagonal. Il est flanqué de tours. Celle au sud de la citadelle, la seule à peu près intacte (partout ailleurs le parement extérieur a été arraché),

l'on me demande pourquoi j'ai pu consentir à m'asseoir sur le tapis du cheikh ? » Pour ne pas rester en arrière dans ce combat d'humilité, le cheikh dit au grand poète : « Asseyez-vous à un coin, et moi à l'autre », ce qui rétablissait l'égalité. Djélâl-eddin Roûmi



PORTAIL DU COLLÈGE DE KAROTAI.

ayant enfin pris place, le cheikh, qui avait réfléchi que s'asseoir sur un tapis était encore trop de luxe pour deux derviches qui avaient fait vœu de pauvreté, s'écria : « Le tapis où vous êtes assis ne vous convient pas, ni à moi non plus... » Il l'enleva et le lança au loin.

Djélâl-eddin Roûmi mourut avant Sadr-eddin, et, honneur

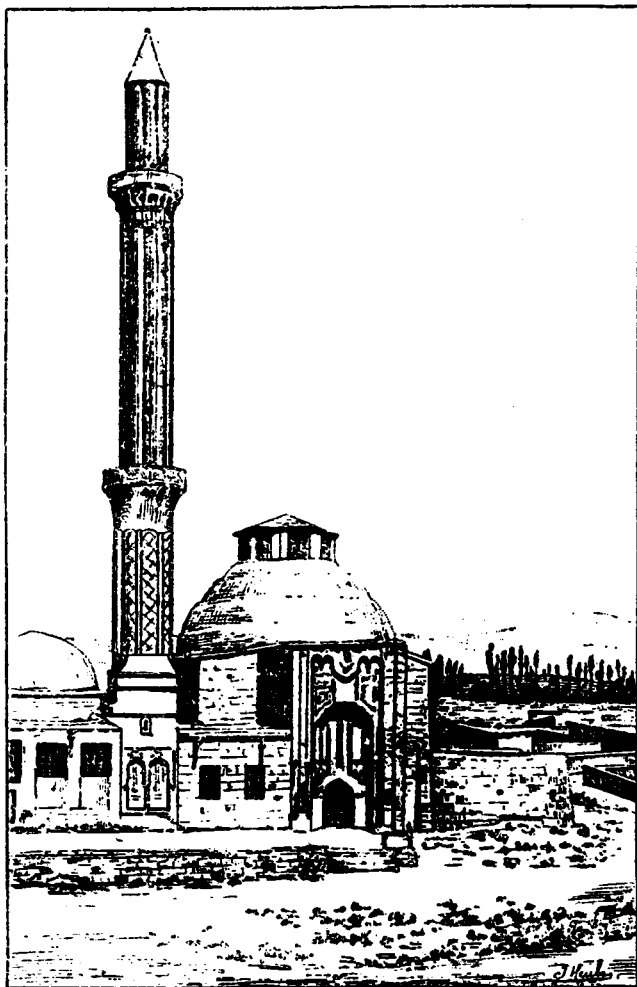
suprême, il le chargea par testament de prononcer la prière funèbre à ses obsèques. Sadr-eddin, qui était né la nuit qui précéda le jeudi 22 djoumada II 605 (1^{er} janvier 1209), mourut le 13 moharrem 672 (19 juillet 1274), âgé de soixante-huit ans lunaires.

L'intérieur de la petite mosquée qui précède le mausolée de Sadr-eddin respire le calme et la fraîcheur. Dans de grandes jarres de poterie, on y conserve de l'eau des sources de Mérâm, qui se bonifie en vieillissant ; nous goûtons l'eau de trois semaines de cruche, et celle d'un mois. Cette eau est, par ce repos, devenue absolument limpide et pure : elle est débarrassée de ces matières calcaires qu'elle tient en suspension au sortir de la source. Sur une pierre, aujourd'hui une simple dalle, jadis une stèle, on lit encore un fragment de décret du Sénat et du peuple d'Iconium, en langue grecque, en l'honneur de l'empereur Antonin.

La porte de Larenda, située au sud-est de la ville, et à laquelle nous sommes insensiblement arrivés, indique par son nom qu'elle donne passage à la route de Larenda, ville qui a encore aujourd'hui conservé son nom, mais que l'on appelle aussi communément Karaman, du nom de cette dynastie des Karaman qui entreprit de succéder aux Seldjoukides dans leur capitale et qui résista aux Ottomans, avec des fortunes diverses, jusqu'au commencement du seizième siècle. Cette porte est le seul vestige qui reste debout des anciennes fortifications, détruites totalement dans l'espace de ces trente dernières années ; et encore elle est dans le plus piteux état. La porte elle-même n'existe plus ; c'est à peine si l'on distingue les restes des jambages. A gauche, on aperçoit quelques restes informes de tours dont on a arraché le parement et dont on ne voit plus que le blocage. Toutefois, sur l'une de ces tours ruinées on distingue encore la date de la construction, flanquée des deux poissons que nous avons déjà vu figurer sur les murs de la citadelle. Cette date est celle de 618 de l'hégire (1221), année dans laquelle furent construites simultanément les fortifications de Konia et celles de Siwâs. Ibn-Bibi nous a transmis à ce sujet des détails intéressants que nous traduisons d'après le texte publié par M. Houtsma :

« Alâ-eddin Kaï-Kobâd fit construire à ses frais les quatre portes de la ville et plusieurs tours importantes. Le reste des constructions fut attribué à chacun d'entre les *beys* (les chefs des tribus turcomanes), qui eurent à contribuer à cette dépense, chacun selon ses moyens. On orna les murailles de sculptures et de statues de marbre blanc ; on y traça des versets du Coran ; des traditions célèbres du Prophète, des apophtegmes et des vers du *Châh-nâmé* (le fameux poème épique persan de Firdausi). Après l'achèvement des murs, le Sultan les examina, les approuva et ordonna que, de même que ses noms et surnoms avaient été inscrits en lettres d'or sur les portes et les tours, ceux des *beys* fussent également inscrits

badigeon. Mais je ne vais pas recommencer la préface de *Notre-Dame de Paris*. Je constate simplement qu'aucune inscription ne se retrouve sur le turbé de Chems-eddin Tebrizi. C'est une petite mosquée de quartier, gentille et bien propre; rien, si ce n'est la coupole, n'y rappelle le temps des Seldjoukides.



INDJÉ-MINARÉLI-MÉDRESSÉ.

C'est là que repose le maître vénéré de Djélâl-eddin Roûmi. La vie de Chems-eddin Mohammed ben ali ben Melekdâd Tébrizi est toute de légendes, et celles que l'on connaît nous ont été transmises par Djélâl-eddin ou par son fils Sultan-Wéled. Le premier aurait dit de lui : « Les savants en science extérieure connaissent ce qui concerne le Prophète; mais Chems-eddin sait les secrets de

Mohammed. » Ce fut un voyageur qui parcourut toute la terre habitable. Il était toujours vêtu de feutre noir.

On rapporte que Chems-eddin s'était rendu en un seul jour de Césarée à Ak-Séraï, et qu'il était descendu dans une mosquée de cette ville. Après la prière du soir, le muezzin de la mosquée l'aperçut et se mit en colère, en lui intimant l'ordre de sortir.



PORTAIL DU SYRTCHALY-MÉDRESSÉ.

« Je suis étranger, dit Chems-eddin, excuse-moi ; je ne désire rien : laisse-moi me reposer. » Le muezzin, par impolitesse et par stupidité, lui donna un soufflet et le maltraita fort. « Que ta langue soit figée ! » dit le derviche ; et aussitôt la langue du muezzin se figea.

Chems-eddin sortit et se mit en route pour Konia. L'imam de la mosquée survint et aperçut le muezzin agonisant. Lorsqu'il l'interrogea sur ce qui s'était passé, le muezzin lui fit comprendre par gestes que c'était le derviche qui l'avait réduit à cet état. L'imam

partit sur les traces de Chems-eddin, et, l'ayant rencontré sur les bords du fleuve Kalkal, il se prosterna et le supplia instamment en lui représentant que le muezzin était un pauvre homme, qu'il n'avait pas reconnu la sainteté du personnage auquel il avait eu affaire; bref, il présenta toutes sortes d'excuses. « L'ordre divin a exécuté mon jugement, dit le derviche; mais j'invoquerai Dieu pour qu'il aille en sécurité et ne soit pas éprouvé par le châtement de la vie future. » L'imam fut tout joyeux et devint sincèrement disciple du maître; mais jusqu'à son retour, le muezzin était mort.

Un jour, passant à Bagdad devant la porte d'un palais, il entendit le son d'un instrument de musique. Il entra pour écouter un instant. Le maître de la maison, qui était entièrement ignorant des secrets des mystiques, fit signe à un domestique de frapper le derviche pour qu'il partît. Le domestique tira son sabre et se précipita : aussitôt sa main fut paralysée. Le maître donna le même ordre à un autre domestique; la main de celui-ci resta en l'air et se dessécha. Pendant ce temps Chems-eddin était parti tranquillement; personne ne put le rejoindre. Le lendemain, le maître de la maison quitta ce monde pour demeurer dans l'enfer éternel.

Chems-eddin était assis une fois à la porte du collège où il enseignait. Tout à coup un bourreau vint à passer. « Cet homme est un saint, dit le derviche. — Mais non, répliquèrent ses amis, c'est le bourreau du gouvernement. — Mais si, reprit-il, parce qu'il a mis à mort un saint, l'a par conséquent délivré de sa prison corporelle et l'a fait échapper de la cage où son âme était retenue; en récompense, le saint l'a gratifié de son état de bienheureux. »

Une nuit, Chems-eddin et Djélâl-eddin Roûmi conversaient ensemble, sur la terrasse du collège, dans un pavillon isolé. Il y avait un clair de lune splendide, les habitants s'étaient endormis sur les terrasses de leurs maisons. Chems-eddin se tourna vers son voisin et lui dit : « Les malheureux, ils sont tous comme des morts; ils ne se soucient pas de Dieu et l'ignorent. Je désire que, par l'usage des faveurs sans fin qui t'ont été concédées par la divinité, tu les ressuscites, pour qu'ils participent quelque peu aux bienfaits de cette nuit magnifique. » Djélâl-eddin se tourna vers la direction de la Mecque et prononça l'invocation suivante : « Souverain du ciel et de la terre, en considération du pur mystère de notre maître Chems-eddin, éveille-les tous. » Aussitôt un nuage énorme sortit des régions mystérieuses de l'inconnu, les éclairs brillèrent et le tonnerre gronda. Il tomba une telle pluie que personne ne put rester sur les terrasses et que chacun s'enfuit en rassemblant ses vêtements. Chems-eddin, pendant ce temps, souriait doucement : il était content.

Reprenons notre course à travers la ville, pour joindre enfin, par les bazars presque déserts, la pyramide bleue que nous voyons

l'ordre des Mevlévis, depuis Djélâl-eddin Roumi, le poète moraliste de Balkh, fixé auprès de la cour des Seldjoukides, et son fils Sultan-Wéled, poète lui-même, jusqu'au père du Tchélébi actuel. C'est là aussi que l'on saisit, comme un trait de lumière, cette vénération constante de la famille d'Osmán pour la famille du poète persan, et pourquoi c'est encore aujourd'hui le Tchélébi qui ceint le sabre au souverain constitutionnel des Ottomans, lors de la cérémonie de l'intronisation de la mosquée d'Eyyoub à Constantinople, en souvenir de ce drapeau et de ce tambour que les ancêtres du padischah de Stamboul reçurent jadis, comme signe d'investiture, de la part des souverains d'Iconium...

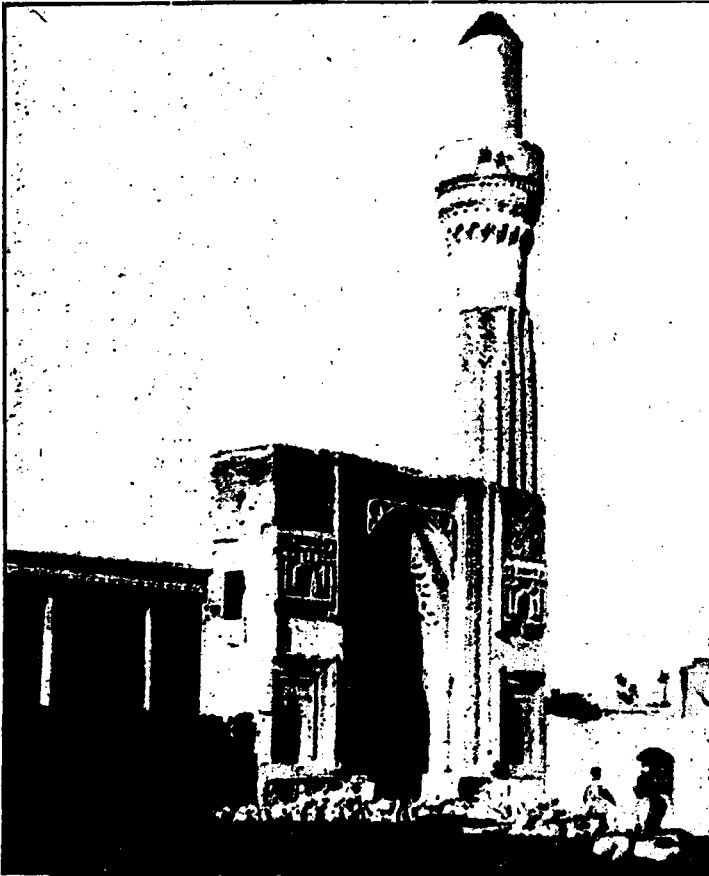
On comprend alors le culte du souvenir qui s'attache au lieu où reposent les cendres de l'auteur du *Mesnêvi*, sauvant la ville de Konia de l'oubli et de la ruine complète.

Comme l'on sait, Djélâl-eddin Roumi était né à Balkh, dans l'Asie centrale, non loin des rives de l'Oxus, le 6 Rébi 1^{er} 604 (30 septembre 1207). La légende prétend que déjà, à l'âge de cinq ans, il jeûnait trois ou quatre jours de suite. Quoi qu'il en soit, il était formé à une rude école par son père Béhá-eddin, qui a laissé, dans le monde musulman, la réputation d'un saint. A quatorze ans, son père l'emmenait avec lui faire le pèlerinage de la Mecque, et c'est à son retour de ce pieux voyage qu'Alâ-eddin Kaï-Kobâd les fit venir tous deux à Konia. Béhá-eddin mourut dans cette ville en 631 (1233-34), pendant le long règne d'Alâ-eddin. Quant à Djélâl-eddin Roumi, c'est en 672 (1273-74) qu'il rendit son âme à Dieu, après avoir laissé à la littérature persane deux chefs-d'œuvre, le *Mesnêvi*, ou poème rimé deux à deux, et son *Diwân*, ou recueil de poésies diverses (1).

Si Béhá-eddin avait de bonne heure habitué son fils à des pratiques dévotes et à des contemplations mystiques, c'est néanmoins à un autre personnage que le rattache sa filiation mystique : c'est à Chems-eddin Tébrizi, dont le tombeau est encore vénéré à Konia, ainsi que nous l'avons vu. Il y a de nombreuses versions, toutes légendaires, sur l'épisode de la rencontre de Chems-eddin Tébrizi et de Djélâl-eddin ; nous n'en retiendrons, pour l'histoire, que ce seul fait, c'est que cette rencontre eut lieu à Konia même, à une époque où déjà Djélâl-eddin jouissait de la plus haute répu-

(1) Djélâl-eddin est le prophète du panthéisme oriental, ou, comme l'appellent souvent les Persans, « le rossignol de la vie contemplative ». Son *Mesnêvi*, le chef-d'œuvre poétique le plus admiré après le *Chah-nameh*, prêche le *soufisme*, c'est-à-dire la doctrine du panthéisme parfait, l'universelle émanation de la lumière éternelle et increée, l'union avec Dieu dans la voie de la contemplation par l'indifférence à toute forme extérieure et par l'anéantissement du moi. Ce panthéisme n'est nullement ascétique, mais jaillit du cœur comme une hymne de joie et absorbe en lui dans ses transports enivrants provoqués par ce frémissement de la danse tout ce qui est souverainement beau. Et c'est cette ivresse de la contemplation qui se traduit dans les effusions lyriques de Djélâl-eddin, le mystique le plus séduisant, le plus digne d'amour qui ait jamais paru sur la terre.

tation de sainteté. L'auteur du *Mesnévi* était rompu depuis longtemps aux obscurités de la philosophie mystique de la Perse, lorsque la connaissance qu'il fit de Chems-eddin donna une forme définitive à sa doctrine et surtout aux pratiques de dévotion qui en sont, pour des yeux étrangers, la forme la plus apparente, c'est-à-dire cette pratique bizarre qui a valu un renom universel



MOSQUÉE DE SAHID-ATA, A KONIA.

aux élèves du grand saint de Konia, les derviches tourneurs. L'Européen qui voyage en Orient, soi-disant pour s'instruire, et en réalité à la poursuite de sensations pittoresques qu'il ne trouve plus dans un continent uniformisé et vieilli, ne connaît guère de ces religieux que les séances de valse à six pas qu'ils ont accoutumé de donner au public, deux fois par semaine. Il paraîtra toujours étrange que des religieux cherchent une inspiration divine dans l'étourdissement produit par un tournoiement continu; mais si l'on songe que certaines sectes chrétiennes, comme les *shakers*, n'ont

parcilles fleurs. On dit que le Maître conserva ces feuilles jusqu'à son dernier souffle; et que, si quelqu'un avait mal aux yeux, il frottait une feuille sur la partie malade et la guérissait. Le coloris et le parfum de ces fleurs ne changèrent jamais. »

Il n'y a point de doute que les six personnages mystérieux ne fussent des anges, et que les fleurs ne provinssent en droite ligne du paradis.

Cl. HUART.



LION PHRYGIEN DANS LA COUR DE LA CALDÉTRIÈRE,
A KONIA.

